

VIRGILIO PIÑERA

Electra Garrigó

*Traduit de l'espagnol (Cuba)
par
Christilla Vasserot*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Collection La Mousson d'été

dirigée par Michel Didym

Titre original

Electra Garrigó

© 2005 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-145-8

La Maison européenne des écritures contemporaines (la Meec) a pour mission la recherche et la découverte de nouveaux répertoires dramatiques français, européens et internationaux. Elle accompagne ces textes depuis 1995 à l'Abbaye des Prémontrés en Lorraine, fin août à La Mousson d'été, en organisant avec les auteurs leur traduction et en faisant rencontrer tous les acteurs de leur diffusion.

Elle permet aux nouvelles écritures dramatiques françaises d'être traduites et proposées dans le monde entier en relation avec des partenaires qui nous proposent à leur tour de découvrir leurs auteurs et de les faire entendre en France.

Cela implique un respect pour le temps de l'écriture sans obligation de résultat immédiat et génère une part de risque inhérent à toute nouvelle aventure, mais l'écriture vivante doit être partagée, discutée, aimée...

Cette collection « La Mousson d'été » permet à des textes de vivre au-delà des lectures-spectacles ou des résidences et se veut représentative de l'esprit qui anime la Meec ; elle contribue à diffuser les écritures contemporaines et les inscrit dans le temps.

MICHEL DIDYM

la meec

La Meec – La Mousson d'été est subventionnée par le Conseil régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), l'AFAA, le Conseil général de Meurthe-et-Moselle, l'Abbaye des Prémontrés, la Communauté de communes des Pays de Pont-à-Mousson. En partenariat avec la Maison Antoine-Vitez et l'Atelier européen de la traduction / Scène nationale d'Orléans et avec le concours de l'Union européenne – Commission Éducation et Culture (Programme Culture 2000).

PERSONNAGES

CHŒUR

ELECTRA GARRIGÓ

LE PÉDAGOGUE

EGISTO DON

AGAMEMNON GARRIGÓ

CLITEMNESTRA PLÁ

ORESTE GARRIGÓ

MIMES

ACTE I

CHŒUR.

Dans la ville de La Havane,
perle la plus resplendissante
de Cuba, patrie flamboyante,
un grand malheur s'est acharné
sur Electra Garrigó.

Elle est belle, elle est féroce
mais sa maison est accablée
par une querelle profonde,
aussi vaste que ce monde,
véritable coup du sort.

Electra est ingénieuse,
elle est sensible et vertueuse,
étincelant bouton de rose
du jardin de ses aïeux,
digne de tous les honneurs,
aux abords fins et humains.
Mais le sort de ses propres mains
tel un soleil qui succombe
ouvrit dans sa maison deux tombes
dans un effort surhumain.

Alors elle entra dans l'arène
avec la froideur du diamant.

Et face à l'orage grondant,
elle conjure son tendre frère,
pris lui aussi dans la tourmente,
elle le supplie de faire barrage,
à un sacrifice banal
conduit par une mère fatale
qui dans sa maison perpétra
ce que nous raconte Electra.

Le porche d'une maison. Six colonnes suivent la ligne des anciennes maisons coloniales. Dalles noires et blanches au sol. Aucun meuble.

Le chœur (en l'occurrence La Guantanamera) apparaîtra près de l'avant-scène. Lumière jaune violente. L'action se déroule de nuit. Après la déclaration du chœur, Electra fait son apparition. Elle est vêtue de noir.

ELECTRA, elle sort d'entre les deux colonnes centrales. Elle s'arrête à leur hauteur. Elle appuie ses mains sur l'une d'elles. – Quelle furie me poursuit, quel animal, que je ne peux voir, s'introduit dans mon rêve et tente de me traîner vers une région de la lumière où mes yeux ne sauraient encore s'exercer à leur destin ! (*Elle s'avance jusqu'au centre de la scène.*) Ô lumière ! Serais-tu toi-même cet animal étrange ? Éclaires-tu l'objet ou bien es-tu l'objet lui-même ? (*Pause.*) Mais... Comment une pauvre jeune femme de vingt ans ose-t-elle défier la lumière ? Hier j'ai lu que les demoiselles méditant à l'excès sur le thème de la lumière finissent par devenir aveugles. (*Pause.*) Pourtant, en plein champ, je suis passée bien des fois à un mètre du soleil.

Entrée du pédagogue en habit de centaure. Il se place derrière Electra. Il porte une queue-de-pie, une queue de cheval et des sabots.

PÉDAGOGUE. – Tu déclames... ?

ELECTRA, sans bouger. – Je déclame.

PÉDAGOGUE. – Tu suis la tradition et je n'aime pas ça. Ne t'ai-je pas déjà dit qu'il faut faire la révolution ? (*Pause.*) Pourquoi est-ce que tu ne clames pas ?

ELECTRA. – Un jour, je clamerai. (*Pause.*) Mais d'abord écoute-moi : on dit que la ville est pleine de femmes d'un genre bizarre. Tu les connais ?

PÉDAGOGUE. – Oui, ce sont les femmes savantes. Elles sont ma terreur. Elles me poursuivent de leurs dissertations, elles exigent de moi une discussion ouverte... (*En se moquant.*) Et moi, Electra, je n'ai rien à leur dire.

ELECTRA. – Et si elles consentaient à devenir tes maîtresses, l'une après l'autre ?

PÉDAGOGUE. – Elles ont en horreur l'homme et le cheval.

ELECTRA. – Alors il faut les exterminer. Elles sont bien peu de chose.

PÉDAGOGUE. – Tu t'alarmes trop facilement, Electra. Elles ne sont rien d'autre que ces fléaux que toute ville doit subir de temps en temps. (*Pause.*) Le mal ne

se loge pas dans les sauterelles de passage. Et toute ville a toujours son monstre perpétuel.

ELECTRA. – Voilà pourquoi j’invoquais la lumière. Il faut beaucoup de lumière pour que les yeux puissent considérer et mesurer le monstre qui offense la ville.

Egisto entre avec dans sa main droite un plateau en argent sur lequel est posée une énorme papaye. Quarante ans, très beau et fort, il est vêtu de blanc, comme les maquereaux cubains.

EGISTO, à *Electra*. – Je cherche Clitemnestra de toute urgence. Tu l’as vue ?

ELECTRA, *sans même le regarder*. – Non.

PÉDAGOGUE. – La lumière la dérange.

EGISTO. – Et pour cause, il y a trop de lumière ici. (*Il regarde ses vêtements.*) On ne voit presque pas mes vêtements. Il va falloir poser des stores, et vite.

ELECTRA, *sans le regarder*. – Moi, je préfère la lumière, toute la lumière.

EGISTO. – Comme il te plaira. (*En marchant vers les colonnes de gauche.*) Dans ce cas, je vais rejoindre ta mère dans sa chambre. Le jour viendra et je n’en saurai rien. Les rideaux seront tirés. (*Il sort.*)

PÉDAGOGUE. – Les monstres se rencontrent... (*À Electra.*) Dis-moi, *Electra*, ton père n’est pas en ville ?

ELECTRA. – Si. (*Pause.*) Un de ses serviteurs m’a dit tout à l’heure qu’*Agamemnon* voulait me parler, ici, sous le porche.

PÉDAGOGUE. – Alors je m’en vais. (*Il se retourne de façon à placer sa queue entre les mains d’Electra.*) Chère *Electra*, tu ne voudrais pas me lisser un peu la queue ? (*Il sort de la poche de sa veste un grand peigne, qu’il tend à Electra.*)

ELECTRA *se met à lisser les poils de sa queue. Soudain elle s’arrête, la main en l’air.* – Dis-moi, *Pédagogue*, si je te lisse la queue, ce n’est qu’un fait ; si je t’assassinais avec ce poignard, (*elle brandit le peigne comme s’il s’agissait d’un poignard*) ce serait juste un autre fait. (*Pause.*) J’ai bien compris, *Pédagogue* ?

PÉDAGOGUE, *tout en sortant de scène, du pas qui était censé être celui des centaures.* – Tu as bien compris, *Electra*, tu as tout compris.

Agamemnon *entre. Il a soixante ans, l’air plutôt robuste. Grand et majestueux. Il est en bras de chemise.*

AGAMEMNON, *le regard tourné vers les colonnes de droite, derrière lesquelles le pédagogue vient de disparaître.* – Encore ce *Pédagogue*...

ELECTRA. – Tu me l’as donné pour maître. Et j’en suis satisfaite.

AGAMEMNON. – D’accord. Laissons tomber le *Pédagogue*. (*Pause.*) Tu te doutes de la raison de mon appel ?

ELECTRA. – Oui, les rumeurs selon lesquelles mon prétendant menace de me ravir.

AGAMEMNON. – En effet, je ne veux pas qu'il te ravisse ; je ne veux pas qu'il se marie avec toi.

ELECTRA. – Si tu ne veux pas que je me marie, si tu ne veux pas qu'on me ravisse, alors explique : qu'est-ce que tu veux pour moi ?

AGAMEMNON. – Je veux ton bonheur, Electra Garrigó.

ELECTRA. – Non, Agamemnon Garrigó, tu veux ta sécurité. (*Pause.*) En plus, ce serait drôle de me laisser ravir. (*Elle rit.*)

AGAMEMNON. – Je t'aime trop pour te perdre, Electra Garrigó.

ELECTRA. – Je m'aime trop pour me perdre. Tu t'opposes : je t'écarte, Agamemnon Garrigó. C'est tout ce qu'il y a de plus simple.

AGAMEMNON. – Tu blasphèmes, Electra Garrigó. (*Pause.*) Soit. Mais tu me dois obéissance.

ELECTRA. – Je ne te dois rien. La liberté n'est pas une affaire domestique.

AGAMEMNON. – Et la famille ? Si cette ville a résisté durant des millénaires à ses ennemis, c'est grâce à l'union des familles ; les familles formant une immense famille.

ELECTRA. – De la rhétorique à l'état pur ! Et en plus, ce que tu appelles famille, c'est ta propre personne multipliée. Nous faisons partie de ta mécanique, nous devons fonctionner suivant tes mouvements.

AGAMEMNON. – Et la voix du sang ?

ELECTRA. – Des phrases, rien que des phrases. À la fin je devrai opposer mon sang au tien. Mon sang est mon affaire.

AGAMEMNON. – Electra Garrigó, je te répète que tu blasphèmes. De mon sang tu es sortie et à mon sang tu dois retourner.

ELECTRA. – C'est sans compter sur mon audace.

AGAMEMNON. – Ce serait inutile. Tu as reçu de nous une éducation chrétienne. Et puis, tu aimes plus ton père que tes théories.

ELECTRA. – Ne sois pas si sûr de toi. On peut changer. Parfois j'ai l'impression que mon sang coule plus vite que le tien. Alors...

AGAMEMNON, *sur un ton persuasif.* – J'ai foi en ton amour.

ELECTRA, *agitée.* – Mais je peux me rebeller.

AGAMEMNON. – Tu ne le feras pas. (*Pause.*) Regarde ! Je te dis : marie-toi avec ton prétendant, abandonne le foyer ! Tu ne le feras pas, tu m'aimes trop.

ELECTRA, *en se tournant vers le public.* – Ô Cruauté !

AGAMEMNON, *en se tournant vers les colonnes.* – Ô Nécessité !

Clitemnestra Plá entre par la droite. Quarante ans, belle et grande. Elle porte une tunique violette.

CLITEMNESTRA, *très agitée.* – Vous avez vu Oreste ?

ELECTRA. – Non. (*Pause.*) Tu as vu Egisto ?

AGAMEMNON. – Tu es bien agitée, Clitemnestra Plá.

CLITEMNESTRA. – Je viens d'assister de ma fenêtre à la mort d'un jeune homme.

AGAMEMNON. – Comment c'est arrivé ?

CLITEMNESTRA. – Il a été tué par un soldat, d'une balle dans la nuque. Il a fait un bond, comme pour atteindre quelque chose dans les airs, et puis il est retombé sur le dos, dans un bruit sourd. (*Pause, en soupirant.*) Il était si beau.

ELECTRA, *ironique.* – J'ai du mal à comprendre ta terreur. Tu as toujours été une femme courageuse. Ne m'as-tu pas élevée dans le culte du sang... ?

CLITEMNESTRA. – J'ai pensé à Oreste. Ah, Oreste !

AGAMEMNON. – Tu imagines Oreste avec une balle dans la nuque ?

CLITEMNESTRA, *en lui couvrant la bouche.* – Tais-toi ! Comment peux-tu penser des choses pareilles...

AGAMEMNON. – C'est toi qui les as pensées, Clitemnestra Plá.

CLITEMNESTRA. – C'est vrai. C'est mon amour qui me fait imaginer les tableaux les plus sombres : Oreste exposé au vent, Oreste à la merci des vagues, Oreste fouetté par un cyclone, Oreste piqué par les moustiques...

ELECTRA, *narquoise.* – Je crois qu'une chape d'acier sur la nuque d'Oreste...

CLITEMNESTRA. – Tu es monstrueuse.

ELECTRA, *ambiguë.* – J'essaie de sauver Oreste, un point c'est tout.

CLITEMNESTRA, *déconcertée.* – Qu'est-ce que tu dis !... Sauver Oreste ? Mais... le sauver de quoi ? De qui ?

ELECTRA, *énigmatique.* – Ça, c'est mon secret.

CLITEMNESTRA, *furieuse, elle se jette sur Electra.* – Tu mens ! Tu n'as aucun secret. Oreste ne court aucun danger. (*Pause, dubitative.*) Oui... Je me demande : qu'est-ce qui pourrait bien lui arriver ? Quoi... ? (*Pause.*) Ah, Oreste... !

AGAMEMNON. – Rien, Clitemnestra Plá, rien ne pourrait lui arriver. Electra veut seulement dire qu'un imprévu, le hasard... Par exemple, une voiture qui passe au moment où Oreste traverse la rue.